



De branche en branché

Almir Suruí Narayamoga. Ce chef ultra-connecté d'une tribu amazonienne voyage à travers le monde pour défendre sa forêt.

Mais que fait Almir Suruí Narayamoga, chef indien et gardien de la forêt, un encombrant truc en plumes sur la tête, alors qu'il nous tourne le dos et marche lentement dans la salle? Est-ce qu'il médite? Exécute un rite ancestral? Parle aux esprits? «*Je cherche le wi-fi.*» Ah! Son état civil respire pourtant la terre humide et l'hévéa. Naissance: 19 août 1974. Adresse: village de Lapetanha, Terre indigène du 7-Septembre, Etat du Rondônia, Amazonie brésilienne. Polygame. Cinq enfants, dont Oyexiener ou Walelasoetxeiged, à vos souhaits. Langue: tupi-mondé. Profession: leader des Paiter Suruí, les «*hommes vrais, nous*», qui chassent à l'arc, pêchent, plantent, parlent aux arbres. Et tentent de stopper la déforestation massive de la région.

Près d'un cinquième de la forêt amazonienne, poumon du monde et réservoir sans pareil de biodiversité, a disparu depuis 1970. L'équivalent de deux mille terrains de foot de forêt s'évanouit chaque jour, au profit de l'élevage intensif, de la culture du soja, de l'abattage de bois souvent illégal, des routes ou des barrages.

Dans son livre paru en France en mars, en forme de testament dédié à ses enfants et sobrement intitulé *Sauver la planète* (Albin Michel), Almir raconte l'histoire et les combats de son peuple. S'ils sont aujourd'hui 1400, les Suruí ont bien failli disparaître dans les années qui ont suivi «*le contact*», la première rencontre avec l'homme blanc en 1969. La tribu a été décimée par les épidémies, passant de 5000 à 240 âmes en trois ans...

Dans le livre, on voit quelques vieilles photos des siens, culs nus et riquiquis étuis pénis. Invité à Paris lors du dernier Salon du livre, Almir est plutôt iPhone et chemise rayée, un pantalon aussi, merci, casque de cheveux noir d'encre. Les Suruí ne blanchissent jamais. A tel point qu'il y a quelques années, un labo avait feint une campagne de vaccination pour récupérer leur formule sanguine et tenter d'identifier le prétendu gène de cette éternelle jeunesse. Trapu, deux billes à la place des yeux, il a une voix impassible qui lâche de sentencieux «*je veux faire entendre les droits des peuples indigènes*», «*il faut réfléchir à la planète comme un tout*», «*mon combat est pour les générations futures*». Et égrène des métaphores faune et flore à point nommé. Le colibri, le tatou, l'acajou, la lune, les rigoles formées dans le sol par la pluie, ponctuent sa conversation. Chef de son clan à 17 ans, des Paiter Suruí à 26 ans, son rang lui impose d'arborer son *cocar*, cette coiffe de plumes d'aras, d'aigle et d'épervier, et un collier de coton teint. «*C'est un peu comme l'écharpe du maire*», compare Thomas Pizer, de l'ONG Aquaverde. Almir, qu'il connaît depuis dix ans, le surnomme «*No Honira Iuwai*», «*l'homme des grandes montagnes*» (il est Suisse).

Almir Suruí sait naviguer entre les mondes. En quelques années, il a appris le portugais, la biologie – il est le premier de sa tribu à avoir fait des études –, la rhétorique des grandes entreprises, le jargon des conférences internationales. Et n'est jamais à court d'idées, ni d'énergie. «*Les Suruí, c'est comme Astérix et Obélix, le village qui résiste*, rigole Thomas Pizer. *Ils ont la tête dure. Quand ils ont décidé quelque chose, ils le font.*» C'est avec son ONG qu'Almir a développé, dès 2005, l'un de ses premiers projets d'envergure: un plan de reforestation et

de gestion durable de la forêt, avec replantage d'un million d'arbres sur cinquante ans. «*D'habitude avec l'humanitaire, il y a un côté assistanat, alors que là c'est vraiment un partenariat*, raconte Pizer. *Moi je suis arrivé en disant: "D'après nos calculs, on peut commencer par replanter 500 arbres."* Almir a répondu: «*C'est pas toi qui vas décider combien d'arbres on plante!*» Ça m'a bien plu.»

Le charismatique chef de clan y va souvent au culot. Comme lorsqu'il met un pied dans la porte du géant Google en 2006. Agacé par la mention «*territoire inhabité*» sur Google Earth au niveau de son village, il obtient un rendez-vous. Et met en place un partenariat pour cartographier la déforestation. Le chef des Paiter Suruí, récompensé par le prix des droits de l'homme à Genève en 2008, a vite compris l'intérêt du Web, des smartphones, des GPS, ce qui lui vaut le surnom d'«*indien high-tech*» dans la presse brésilienne. Autre fait d'armes: la mise en place d'un régime de compensation carbone. Les entreprises achètent des crédits

aux Suruí qui, en échange, protègent la forêt. «*Le but, avance-t-il, c'est de rendre rentable la forêt sans la détruire, et d'être autonome financièrement.*» Ses détracteurs critiquent une marchandisation de la nature. Il hausse les épaules: «*Pour l'instant il n'existe pas d'autre solution. Nous voulons montrer que la forêt vaut plus cher sur pied que coupée.*» Pour Corine Sombrun, qui a co-écrit *Sauver la planète*, «*Almir a très vite compris que tant que son peuple n'aurait pas d'autres façons de gagner de l'argent et de s'acheter une télé, il continuerait à vendre des arbres*». Une télé? «*Ils ont des maisons en dur et l'électricité! Mais ils continuent à porter des plumes, perpétuent les rituels de peinture sur le corps et les traditions*, rassure Corine Sombrun. *Je trouve qu'ils ont bien réussi la synthèse des deux mondes.*»

Dans ses malles, Almir, qui voyage beaucoup, a également un projet d'écotourisme et d'université indigène pour faire découvrir la forêt aux chercheurs. «*Seuls 2% des principes actifs de la forêt ont été répertoriés et sont étudiés en laboratoire*», rappelle-t-il. Lui connaît la forêt comme sa poche. «*Nous, on ne voit qu'un mur vert*, résume Thomas Pizer. *Almir a un radar à 360 degrés, il voit tout, telle racine, tel serpent...*»

C'est d'une autre créature qui peuple l'Amazonie qu'Almir doit se méfier: les *madeireiros*, les coupeurs de bois, qui ont mis sa tête à prix depuis qu'il a obtenu un moratoire sur l'exploitation forestière sur ses terres. Le gouvernement brésilien l'a placé sous protection policière en 2012. Mais il a décidé d'y renoncer ces derniers mois: «*Je me sentais prisonnier*, dit-il simplement. *Et puis je n'attends pas du gouvernement brésilien une garde rapprochée, mais qu'il règle les problèmes de déforestation illégale.*» Alors que chaque jour, quarante camions de bois coupé illégalement quittent son territoire, Almir dit «*qu'il ne perdra jamais espoir*». Il raconte cette histoire ahurissante de «*l'homme*

au trou : un Indien, dernier survivant de sa tribu, pourchassé par des exploitants agricoles, qui creuse et vit dans des trous depuis des années pour se protéger. L'antithèse d'Almir: clanique, ouvert, exposé. D'ailleurs, son prochain défi est de taille: il veut installer Internet dans son village, à Lapetanha, Terre indigène du 7-Septembre, Amazonie. ◀

Par **ISABELLE HANNE**
Photo **PAUL ROUSTEAU**

TERRE EN TÊTE (1/6)

